

LE DESTIN.

La nuit, dans le silence, au frais,  
L'esprit ayant du jour dissipé les objets,  
Conçoit plus librement.

B. BOUVILLON.

Achievez votre affaire  
Sans obstacle ; bonsoir.

LE DESTIN.

C'est ce que je vais faire.

B. BOUVILLON.

Enfin, vous me devez...

ISABELLE.

Je vais en bonne foi  
Songer à vous payer de ce que je vous doi.

B. BOUVILLON.

Nous le verrons : adieu.

## SCÈNE X.

LE DESTIN, ISABELLE.

LE DESTIN.

L'impertinent ! au diable !

ISABELLE.

Que j'ai tremblé !

LE DESTIN.

De peur d'un contre-temps semblable,  
Ne nous amusons point en discours superflus.

## SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN,  
ISABELLE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cherchons l'Étoile.

RAGOTIN, derrière le théâtre.

A l'aide ! à moi ! je n'en puis plus.

ISABELLE.

Qu'entends-je ?

LE DESTIN.

Qu'est-ce encor ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Laquais ! de la lumière.

Qui crie ainsi ?

( On apporte de la lumière. )

ISABELLE.

Que vois-je ? où suis-je ? c'est mon père !

RAGOTIN, de même.

Au secours, au secours !

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où vient donc cette voix ?

ISABELLE.

Elle s'est fait entendre à moi cinq ou six fois,  
Mon père, et je sortais pour en savoir la cause.

LE DESTIN.

Ce qui m'amène ici, moi, c'est la même chose.

RAGOTIN, encore.

Je me meurs ! je suis mort !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel esprit dévoyé

Peut crier... Mais que vois-je ?

RAGOTIN, en chemise.

Ah ! ah ! je suis noyé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où naissent vos clameurs ? quelle est votre infortune ?

De quoi vous plaignez-vous ? de qui ?

RAGOTIN.

De la Rancune.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ?

RAGOTIN.

Nous étions couchés dans un bouge ici près ;

Le lit, qu'apparemment on avait fait exprès,

Était, comme le bouge, étroit et sans ruelle.

M'ayant laissé le soin d'éteindre la chandelle,

La Rancune au milieu s'est couché le premier ;

Je me suis doucement mis au bord le dernier.

J'entonnais, en ronflant, déjà mon premier somme,

Alors que, d'une voix douloureuse, mon homme,

M'a tiré par le bras, et s'est plaint, en criant,

D'une difficulté d'uriner, me priant

De lui donner le pot de chambre. A sa prière

Je l'ai fait. Après s'être en vain une heure entière

Efforcé, plaint, crié, juré comme un perdu,

Sans avoir uriné goutte, il me l'a rendu.

Moi qui porte un bon cœur que le mal d'autrui touche :

« Je vous plains, » ai-je dit alors, ouvrant la bouche

Aussi grande qu'un four, à forcé de bâiller ;

Puis je me suis remis plus fort à sommeiller.

Dans ce somme profond la matineuse aurore

M'aurait trouvé gisant, si le perfide encore

Ne m'avait réveillé, me tirant par le bras,

Pour me redemander, avec de grands hélas,

Une seconde fois ce maudit pot du diable.

Une seconde fois ma pitié charitable

L'a mis entre ses mains : pestant, mordant ses doigts,

N'ayant rien fait non plus que la première fois,

Il me l'a redonné, me priant, hors d'haleine,

De ne plus me donner une semblable peine ;

Qu'elle n'était pas juste, et qu'il la prendrait bien :

Et moi, qui n'aime pas de contredire à rien,

J'ai dit qu'à ses desirs il pouvait satisfaire.

Ayant remis le pot à sa place ordinaire,

J'aurais gagé, sentant le sommeil me saisir,

Qu'autant qu'une marmotte on m'allait voir dormir.

Le maudit la Rancune, homme sans conscience,

N'avait pas jusqu'au bout lassé ma patience :

Pour reprendre le pot, lui-même ayant porté

Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté

Un coude dans le creux de l'estomac, terrible.

M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :

« Morbleu ! me suis-je alors écrié, je suis mort. —

« Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort ;

« Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,

« Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même. —

« Malepeste, ai-je dit, m'étouffer, m'accabler,

« M'enfondrer l'estomac, n'est-ce pas le troubler ? »

Mais lui, sans m'écouter, ni craindre ma colère,

Rendait à la nature un tribut ordinaire.

Je l'en félicitais de mon mieux, quand le sot

Voulant le mettre à terre, a répandu le pot

Plein jusqu'au bord sur moi, me noyant la poitrine,

La barbe, et tout le corps, d'un océan d'urine.

Portant bien loin du lit mes pas précipités,

Je cours, je vais, je viens, tout couvert de... sentez !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien ! pour vous sécher, allez dans la cuisine :

Vous, ma fille, rentrez ; je vois à votre mine

Que vous voulez dormir : de votre appartement

Je vais prendre la clef.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement

Coucher. O ciel !

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle ;

Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien ! es-tu content, Sort ? suis-je assez berné ?

Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né !

Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse ;

Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement ;

Isabelle est d'accord de cet enlèvement.

Pour notre hymen prochain ma parole est donnée ;

Son cœur à mes serments soumet sa destinée ;

Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux

A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,

Si le sort, dont ma flamme attendait des miracles,

N'avait depuis fait naître obstacles sur obstacles.

Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :

Tout est bien concerté, je le puis assurer.

\* Tout ceci est versifié d'après le chapitre VI de la première

partie du *Roman comique*, t. II, p. 24-51 des *Œuvres de*

*Scarron*, édit. 1737, in-8°.

Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle ;  
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,  
Mes desseins d'être sus pourraient courir hasard,  
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :  
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture,  
Donnez-lui ce billet, dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions  
« seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'o-  
« blige de vous prier que nous nous voyions encore  
« aujourd'hui pour prendre d'autres mesures, et  
« mieux assurer les commencements d'un bonheur  
« qui doit durer toute notre vie. Trouvez un pré-  
« texte pour ne point être à la répétition de la  
« comédie de M. de la Baguenaudière : quoique je  
« doive y représenter le principal personnage, on  
« ne laissera pas sans moi de repasser. L'Olive, mon  
« père, a appris mon rôle, et m'excusera sur une  
« raison très-plausible. Je ne lui ai pourtant pas dit  
« notre aventure ni notre but. Fiez-vous à ma dis-  
« crétion, et ayez la bonté de m'attendre dans votre  
« chambre.

« LE DESTIN. »

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,

Et...

## SCÈNE II.

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

N'avez-vous point vu le petit Ragotin ?

En vain à le chercher mon âme est empressée.

En même lit couchés tous deux la nuit passée,

Étant incommodé, sans doute il s'est levé ;

Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :

Seulement ses habits ont frappé ma visière.

Je le cherche, je cours depuis une heure entière ;

Et pour moi, dont l'âme est ronde comme un cerceau,

Le petit homme étant avocat et Manceau,

Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,

Puisqu'il n'est point céans, qu'il faut qu'il soit au diable.

Ne l'avez-vous point vu ?

L'ÉTOILE.

Moi ? non.

LA RANCUNE.

Pour m'égayer,

Je viens de lui dresser un plat de mon métier :

J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,

Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN.

Il est digne de vous : adieu. Pour nos amours,

Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE.

J'y cours.

( Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant. )

## SCÈNE III.

LA RANCUNE, ramassant la lettre.

Quel billet sans dessus se présente à ma vue ?  
La main qui l'a tracé ne m'est pas inconnue.  
C'est de l'ami Destin que cette lettre vient ;  
Il l'a laissé tomber : qu'est-ce qu'elle contient ?

(Il lit bas.)

Ces mots expliquent trop qu'elle est pour Isabelle.  
Vengeons-nous du Destin, l'occasion est belle ;  
Et, pour jeter entre eux de la division,  
Voici tout à propos madame Bouvillon.

## SCÈNE IV.

M<sup>ME</sup> BOUVILLON, LA RANCUNE.

MADAME BOUVILLON.

Va-t-on jouer monsieur de la Baguenaudière ?  
Verrons-nous repasser la pièce tout entière ?

LA RANCUNE.

Madame, pour cela chacun fait ses apprêts,  
Et tout ira des mieux, au premier rôle près.

MADAME BOUVILLON.

Est-ce que le Destin a quelque maladie ?

LA RANCUNE.

Non : c'est qu'un grand acteur, bien fait, d'un beau génie,  
Que de mille talents l'astre a voulu douer,  
A souvent en secret plus d'un rôle à jouer.

MADAME BOUVILLON.

Le Destin voudrait-il priver de sa présence  
Une pièce admirable, une noble assistance ?

LA RANCUNE.

Quand on se met en tête un commerce amoureux...  
Mais pourquoi s'en fier au rapport de mes yeux ?  
Quoi qu'ils me fassent voir, ils se trompent peut-être :  
Le Destin...

MADAME BOUVILLON.

Du Destin ! quoi ? qu'ont-ils vu paraître ?

LA RANCUNE.

Ce billet que sa main, me semble, a su tracer,  
Et qu'ici sous mes pas je viens de ramasser.

MADAME BOUVILLON.

Montrez-moi.

LA RANCUNE.

Quoiqu'il soit plié sans salissure,  
Quoiqu'il semble frais fait, à voir son écriture,  
Quoiqu'il paraisse neuf au blanc de ce feuillet,  
Il se peut que ce soit, madame, un vieux billet.

MADAME BOUVILLON.

Voyons. Ciel ! que vois-je ? oui, c'est à moi qu'il s'adresse ;  
Mais n'en témoignons rien, cachons notre allégresse.  
A qui donc le Destin peut-il écrire ainsi ?

LA RANCUNE.

Ce n'est pas, que je pense, à personne d'ici :

Car, d'aller soupçonner la charmante Isabelle,  
Il a trop de respect pour son père et pour elle.

MADAME BOUVILLON.

Plus je lis son billet, plus je pense trouver  
A qui... Tout aujourd'hui je le veux observer,  
Et c'est pour cause ; adieu : trouvons, puisqu'il m'en prie,  
Un moyen pour ne point être à la comédie,  
Et puis allons l'attendre en mon appartement.

## SCÈNE V.

LA RANCUNE.

Comme il faut elle a pris la chose assurément,  
Et j'ai vu ses soupçons tomber sur Isabelle.  
Mais la voici qui vient, et l'Étoile avec elle.  
De peur pour ce billet je les vois se troubler :  
Pour m'égayer un peu je vais la redoubler.

## SCÈNE VI.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

ISABELLE.

Il faut le retrouver, ou bien je suis perdue.

L'ÉTOILE.

Il faut qu'il soit ici.

ISABELLE.

Rien ne s'offre à ma vue.

LA RANCUNE.

Peut-on vous demander ce que vous cherchez ?

ISABELLE.

Rien.

LA RANCUNE.

Pourtant, en vous voyant, si je m'y connais bien,  
Quelque chose vous trouble.

L'ÉTOILE.

Eh ! ce n'est pas grand'chose.

LA RANCUNE.

Sans être un grand devin j'en crois savoir la cause.

ISABELLE.

Plait-il ?

LA RANCUNE.

Certain billet...

L'ÉTOILE.

Hem ! l'auriez-vous trouvé ?

LA RANCUNE.

L'auriez-vous perdu ? mais...

## SCÈNE VII.

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE,  
RAGOTIN.

RAGOTIN, dans la caisse.

M'aurait-on enlevé ?

Je ne vois goutte. Hô ! quelqu'un ! de la lumière.

LA RANCUNE.

C'est Ragotin.

RAGOTIN.

Que sens-je ici ? c'est une bière.

Hélas ! sans le savoir, serais-je trépassé !

LA RANCUNE.

Il se croit enterré lorsqu'il n'est qu'encaissé.

L'ÉTOILE, à Isabelle.

Sans doute il l'a trouvé.

ISABELLE.

Voudra-t-il nous le rendre ?

L'ÉTOILE.

Je ne sais : pour l'avoir il faut tout entreprendre.

RAGOTIN, dans la caisse.

Je suis mal enterré, messieurs, sortez d'erreur :  
C'est par un quiproquo. Fossoyeur ! fossoyeur !  
Retirez-moi d'ici, rendez-moi la lumière.

LA RANCUNE.

Quelqu'un, venez m'aider.

RAGOTIN.

Déclouez cette bière.

L'ÉTOILE.

Non, restons en ces lieux ; il faut faire un effort  
Pour le ravoir.

LA RANCUNE.

Levons la caisse.

RAGOTIN.

Suis-je mort ?

Mais je vois des objets dont mon âme est ravie.

Aurions-nous de concert fait faux bond à la vie ?

Hem ! pour voir, patinons.

L'ÉTOILE, lui donnant un coup de busc sur les  
doigts.

Halte !

RAGOTIN va à Isabelle, qui lui donne un  
soufflet.

Elle frappe fort.

ISABELLE.

Insolent !

RAGOTIN.

Je sens bien que je ne suis pas mort !

LA RANCUNE.

Non, puisque vous parlez : mais cette couleur fade,  
Ce visage plombé, nous marque un air malade :  
L'êtes-vous ?

RAGOTIN.

Attendez ; suis-je bien éveillé ?

Je ne sais.

LA RANCUNE.

La sueur dont vous êtes mouillé

Vient de réplétion, suivant la médecine.

Fi ! cela sent mauvais.

RAGOTIN.

Oui, cela sent l'urine.

Ah ! maudit urineur ! il m'en souvient : c'est toi

Dont la main, cette nuit, a répandu sur moi  
L'inférieure liqueur d'un profond pot de chambre,  
Qui n'était point rempli de civette ni d'ambre.

LA RANCUNE.

Il faut que cette nuit, rempli de vin sans eau,  
Quelque chose vous ait barbouillé le cerveau.  
Croyez-moi, rappelez votre réminiscence ;  
Et, prenant vos habits, couvrez votre indécence.  
Vous vous souviendrez mieux étant rassis.

RAGOTIN, trouvant son pourpoint trop étroit.

Point, point.

Mais que vois-je ? aurait-on rétréci mon pourpoint ?  
Ou mon corps serait-il plus gros qu'à l'ordinaire ?  
La Rancune, est-il point remployé par derrière ?

LA RANCUNE.

Non.

RAGOTIN.

Il est d'un bon pied par devant trop étroit ;  
D'où vient ?

LA RANCUNE.

J'ai peur d'avoir touché la chose au doigt,  
Et que vous ne soyez malade.

RAGOTIN.

Moi, malade !

Hélas !

LA RANCUNE.

Cette grosseur encor le persuade.  
Mettez le haut-de-chausse, on verra.

RAGOTIN.

C'est bien pis.

LA RANCUNE.

Ne vous trompez-vous point ? sont-ce là vos habits ?

RAGOTIN.

Ce sont eux. Quelle enflure ! ah ! j'ai l'âme saisie,  
La Rancune ; et d'où vient cela ?

LA RANCUNE.

D'hydropisie.

RAGOTIN.

En meurt-on ?

LA RANCUNE.

Rarement on en réchappe.

RAGOTIN.

Hélas !

La Rancune, au besoin, ne m'abandonne pas.

LA RANCUNE.

Non, non, jusqu'au tombeau je vous escorte.

RAGOTIN.

A l'aide !

LA RANCUNE.

Allons, courons, cherchons promptement du remède.

RAGOTIN, sortant.

Qu'on me soutienne.

L'ÉTOILE, arrêtant la Rancune.

Avant que de vous en aller,

De grâce...

LA RANCUNE.

Du billet vous me voulez parler :  
Vous le croyez perdu, votre âme est à la gêne ;  
Il ne l'est point, cessez de vous en mettre en peine.  
Sous ses pas en ce lieu marchant sans y penser,  
Madame Bouvillon vient de le ramasser :  
Il est entre ses mains, vous l'y pouvez reprendre.  
Je vous en donne avis.

## SCÈNE VIII.

ISABELLE, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Ciel ! que viens-je d'apprendre ?

Madame Bouvillon par là va tout savoir.

L'ÉTOILE.

Pour savoir sa pensée, allons, il faut la voir :  
Je m'en vais de ce pas la chercher, et j'espère  
Tirer adroitement d'elle...

ISABELLE.

Voici mon père.

## SCÈNE IX.

M. LA BAGUENAUDIÈRE, ISABELLE,  
L'ÉTOILE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment ! en quel état vous rencontré-je ici ?  
Vous n'êtes pas encore habillée ? Est-ce ainsi  
Qu'à repasser ma pièce entre vous on s'apprête ?

L'ÉTOILE.

On n'a qu'à commencer ; pour moi rien ne m'arrête :  
La répétition n'a pas besoin d'habits.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pardonnez-moi, j'en veux ; quatre de mes amis  
Par mon ordre en ces lieux sont venus pour l'entendre ;  
A ce qu'ils en diront je suis prêt de me rendre.  
Mais je veux qu'elle soit dans tous ses agréments.  
Allez donc vous orner de vos ajustements ;  
Ne perdez point de temps ; volez, mademoiselle :  
Déjà de mes amis je vois briller le zèle.

## SCÈNE X.

LA BAGUENAUDIÈRE, M. DE PRÉRAZÉ,  
M. DES LENTILLES, M. DE BOISCOUPÉ,  
M. DE MOUSSEVERTE.

DE PRÉRAZÉ.

A vos ordres, monsieur, soumis et disposé...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de Prérazé.

DES LENTILLES.

Je viens bénir le sort qui joint vos deux familles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Très-humble serviteur à monsieur des Lentilles,

DE BOISCOUPÉ.

Pour me rendre à vos lois mon zèle a galopé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! je suis tout à vous, monsieur de Boiscoupé.

DE MOUSSEVERTE.

Lorsque vous commandez tout le monde est alerte.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, monsieur de Mousseverte ?

Messieurs, voyez ma pièce : on va la repasser :

On n'attendait que vous ici pour commencer.

Plaçons-nous tous, messieurs. De grâce, qu'on commence.

## SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Quel contre-temps !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment ! qui vous tient en balance ?

Repasse-t-on ma pièce, ou bien ne le peut-on ?

Qu'est-ce ?

L'OLIVE.

On ne le peut pas, et l'on le peut, selon.

Mon fils, à qui l'on vient de plier la toilette,

Pique après le voleur une vieille mazette,

Et ne peut être ici de retour d'aujourd'hui.

Si, pour jouer la pièce, on veut que ce soit lui

Qui du défunt Antoine imite la parole,

On ne le peut pas ; mais, comme l'on sait son rôle,

Qu'on peut ainsi que lui le jouer, si l'on veut

Que l'on le représente à sa place, on le peut.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel malheur ! Qu'est-ce encore ?

## SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE DÉCORATEUR.

LE DÉCORATEUR.

Sauvez-moi du caprice.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Comment ! vous n'avez pas votre habit de nourrice !

Qui vous détourne ainsi ?

LE DÉCORATEUR.

C'est monsieur Ragotin.

Ce petit avocat, aussi fou que mutin,

Croyant être attaqué de quelque hydropisie,

S'allait faire saigner, bouffi de frénésie,

Et des bras et des pieds. Moi, bonnement, j'ai dit

Que pour rire on avait rétréci son habit ;

Car monsieur la Rancune avait fait cet ouvrage.

Le petit glorieux, sensible à cet outrage,

M'ayant pris à partie, et m'en croyant l'auteur,  
S'est acharné sur moi dans sa brusque fureur.  
Mais le voici.

## SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RAGOTIN.

RAGOTIN, un chenet à la main.

Je veux qu'il meure à coups de barre.

Où donc se cache-t-il ? Le voilà : gare, gare !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Prenez garde.

DE MOUSSEVERTE.

Arrêtez.

DE BOISCOUPÉ.

Sauvons-nous de ce fol.

DE PRÉRAZÉ.

Morbleu ! n'allez pas prendre ici Pierre pour Paul.

RAGOTIN, toujours le chenet levé.

Qu'on le livre ; ou ma main va, sans que rien l'arrête,  
Avecque ce chenet, fendre plus d'une tête.

DES LENTILLES.

Attendez.

RAGOTIN.

C'en est fait.

TOUS ENSEMBLE, baissant la tête.

Ah !

## SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA RANCUNE.

LA RANCUNE, le saisissant par derrière.

Vous n'en ferez rien.

RAGOTIN, se débattant.

Chien !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ne le lâchez pas !

DE PRÉRAZÉ.

Monsieur, tenez-le bien.

RAGOTIN.

Ah ! j'enrage.

LA RANCUNE.

Il me mord, le méchant petit homme.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Il m'égratigne.

LE DÉCORATEUR.

Allons, il faut que je l'assomme.

DE BOISCOUPÉ.

Laissez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce coup de poing, asséné bien et beau,

A jusqu'à son menton enfoncé son chapeau.

RAGOTIN, le visage dans son chapeau.

Oh ! oh !

DES LENTILLES, lui voulant ôter de force.

Quels hurlements ! empêchons qu'il ne crève.

RAGOTIN.

Oh ! oh !

DE MOUSSEVERTE.

C'est pis.

LE DÉCORATEUR.

Voici de quoi lui donner trêve :

Avecque ces ciseaux il faut couper.

RAGOTIN.

Donnez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par devant ? vous allez lui taillader le nez.

RAGOTIN.

Oh !

LA RANCUNE.

Coupons par ici.

DE PRÉRAZÉ.

Dépêchez, il étouffe.

LA RANCUNE.

Soyez sage au moins.

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE, coupant le chapeau par derrière.

Voyez la lumière.

RAGOTIN.

Ouffe !

LA RANCUNE.

Rappelez vos esprits ; reprenez tous vos sens :

Courage !

## SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BLAISE  
BOUVILLON.

B. BOUVILLON.

Or écoutez, messieurs, petits et grands :

L'Étoile, en ce moment, cette charmante fille,

S'est de son propre pied disloqué la cheville.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ! l'Étoile est blessée ? ô malheur inouï !

RAGOTIN.

L'ai-je bien entendu ? l'Étoile est blessée ?

B. BOUVILLON.

Oui.

RAGOTIN.

Messieurs, soutenez-moi. Par un récit funeste,

Funeste messenger, instruisez-moi du reste :

Après je veux mourir.

B. BOUVILLON.

Pour venir babiller

Son rôle dans la pièce, elle allait s'habiller :

Mais un vilain caillou s'est trouvé devant elle,

Qui par terre a fait choir la pauvre demoiselle.

Ma mère dans sa chambre est à la secourir.

Voilà le récit fait, et vous pouvez mourir.

\* Voyez le Roman comique, première partie, chap. x, t. II,  
p. 70 à 77 des OEuvres de Scarron, édit. 1737.

RAGOTIN.

Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et que va devenir ma pièce de théâtre ?

S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux ?

Où trouver une actrice ? ô sort trop rigoureux !

RAGOTIN.

Je serais votre fait, monsieur, si j'étais femme :

Le rôle de l'Étoile est gravé dans mon âme,

Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous savez Cléopâtre ?

RAGOTIN.

Oui, j'ai sa même voix,

J'ai tout son même ton, comme elle je déclame ;

J'ai même geste enfin ; mais je ne suis pas femme.

L'OLIVE.

Bon : la nécessité prend le dessus des lois ;

La comédie était sans femmes autrefois ;

Même encore un garçon fait la fille au collège :

Nous pouvons au besoin user du privilège.

Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE.

O sort ingrat pour moi !

L'OLIVE.

Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :

Il est bien facié, sa voix est agréable,

Et pour un page il est d'une taille admirable.

B. BOUVILLON.

Ferais-je bien cela tout de bon ?

L'OLIVE.

Oui, vraiment.

B. BOUVILLON.

Est-ce un grand rôle ?

L'OLIVE.

Il est de deux vers seulement.

B. BOUVILLON.

Sont-ils en prose ?

L'OLIVE.

Non ; je vais vous les apprendre

En un moment.

B. BOUVILLON.

Irαι-je ? ô beau-père !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! mon gendre,

Tout ceci me fatigue.

B. BOUVILLON.

Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami !

Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grâce ;

Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DELA BAGUENAUDIÈRE, DEBOISCOUPÉ  
DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE, DE  
LENTILLES.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,

Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,

Savez parfaitement faire un heureux triage

Du beau, du laid, du bon, du mauvais, d'un ouvrage,

A l'aspect de celui que l'on va déclamer,

Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer ;

Tempérez la censure, ayez de l'indulgence

Pour la fragilité d'un auteur qui commence,

D'un novice rampant dans le sacré vallon,

Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES.

Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrais des oreilles,

Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ.

Je voudrais le louer avec autant de voix

Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ.

De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE.

Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.

Revêtus d'un esprit facile admirateur,

Vous chantez son triomphe, enflez sa renommée,

Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES.

Au flairer, à l'odeur, on connaît le poisson.

DE BOISCOUPÉ.

Le bon terroir produit l'excellente moisson.

DE PRÉRAZÉ.

La beauté du ruisseau se juge par sa source.

DE MOUSSEVERTE.

La bonté du cheval se connaît à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Trêve d'encens ; messieurs, cessez de me louer :

Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.

La pièce que j'expose à vos doctes génies

Est un beau composé de ces rares saillies,

De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,

Où l'esprit prend partout le dessus du bon sens.

Fi ! fi ! de ces auteurs enchaînés par les règles,

Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,

Pensent, en beaux discours nous peignant la vertu,

Nous donner de l'horreur pour le vice abattu.

CHARMION.

A mourir ?

CLÉOPATRE

De noirs pressentiments viennent m'en avertir.

J'ai songé cette nuit un songe épouvantable :

En tombant, mon miroir s'est cassé sur ma table ;

Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé ;

Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé ;

Je me suis mise au bain, l'eau paraissait bourbeuse ;

Le ciel brillait d'éclairs, la mer était grondeuse ;

De funestes oiseaux frappaient l'air de leurs cris ;

J'ai vu des loups-garoux, des hiboux, des esprits ;

Octave s'est rendu maître d'Alexandrie ;

Moi, pour me dérober à sa juste furie,

J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,

Où de feu mes aïeux sont les tristes lambeaux...

Tu me suivais partout, lorsque, las de combattre,

Antoine m'a crié : Je me meurs, Cléopâtre !

Et vite à moi, je suis vilainement blessé ;

D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé :

A séparer nos cœurs le sort têtus'acharne.

J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la carne :

Charmion, qu'ai-je vu ? j'ai vu ce conquérant,

Ce héros, invalide, affreux, pâle, et mourant,

Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,

Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.

Que te dirai-je enfin ? tes soins officieux

Ont réduit en cordons nos voiles précieux ;

On l'en a garrotté : les chemises trempées,

A le tirer à nous nous étions occupées ;

Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,

Chacun, en maugréant, accusait les destins

De voir en l'air perdu ce grand foudre de guerre,

Quand la corde se rompt : crac, pouf, il tombe à terre.

Voilà mon songe.

CHARMION.

Ah, ciel ! j'en frissonne pour vous ;

Mais rengainez vos pleurs, Antoine vient à nous.

## SCÈNE III.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche ?

Qui vous fait larmoyer ? Antoine, ouvrez la bouche ;

Qu'avez-vous ?

ANTOINE, représenté par l'Olive.

De tintoins mon esprit est rongé :

Par Octave de près je me trouve assiégé.

Ce petit sot me taille ici de la besogne,

Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.

Mais Éros vient à nous.

CLÉOPATRE.

Ciel ! qu'il paraît troublé !

Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,

Le cœur était touché de leurs doctes images ;

Les vives passions s'y faisaient admirer ;

On était assez sot pour y venir pleurer.

Mais les temps ont changé. La triste tragédie,

Pour plaire maintenant, en farce travestie,

Des jolis quolibets, et des propos bouffons,

Préfère l'agrément à ses graves leçons :

Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles

Les bons mots des courtauds, les points triviales,

Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin,

Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin

Amusait autrefois et la nymphe et le gonze

De la cour de Miracle et du Cheval de Bronze.

Voilà le véritable aimant des beaux esprits ;

Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.

Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paraître,

Non pas tels qu'ils étaient, mais comme ils devraient être,

Maistels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs

Par la main des fripiers vêtus en bateleurs ;

Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'avance.

Messieurs, un petit air avant que l'on commence.

(Les violons jonent ; et, les violons jouant, les messieurs prennent place.)

## SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE, représentée par Ragotin.

Non, non, je veux mourir ; ne m'en empêche pas.

Ah ! ah !

CHARMION, représentée par le Décorateur.

Le vilain ton ! prenez-le un peu plus bas.

Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPATRE.

Je veux miauler, moi.

CHARMION.

D'où vient cette tristesse ?

Quelle raison vous fait négliger vos appas ?

En quel état ici paraissez-vous ? hélas !

Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole !

On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.

Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement ;

Dans votre garde-robe entrons vite un moment ;

Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPATRE.

Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre ;

Elle ne pense plus qu'à mourir.

<sup>4</sup> Cette scène et toutes celles qui suivent, jusqu'à la scène xi, sont une parodie très-plaisante de la tragédie de Cléopâtre, de la Chapelle, qui fut représentée pour la première fois le 12 mai 1681, et qui eut un très-grand succès. Les frères Parfait, dans l'Histoire du Théâtre français, t. XII, p. 286 à 298, ont donné des détails intéressants sur la Chapelle et sur sa pièce ; mais ils n'ont point fait ce rapprochement.